



«Sopro», un souffle rebelle

Critique

Autour de la figure d'une souffleuse professionnelle et passionnée, Tiago Rodrigues tisse des métaphores sublimes sur ce qui lie le théâtre et la vie.

Présente sur scène avec les comédiens tout au long du spectacle, Cristina Vidal (au fond) incarne la gardienne de l'héritage théâtral. Photo Filipe Ferreira

Elle dit : «*Au théâtre, nous respirons tous le même air.*» Et sur le plateau justement, de grands rideaux blancs se balancent, poussés par cet air qui caresse aussi des herbes jaillissant du parquet. La scène est presque nue - une méridienne, quelques comédiens - mais l'on jurerait voir cet air circuler entre tous, gonfler les personnages de mots, unir spectateurs, comédiens et techniciens. C'est un air composé de particules de mémoire et d'amour, il est au fond la seule chose qui compte : oublier le décor et le tralala, avec du souffle et du texte l'on fera un spectacle, peut-être même un chef-d'œuvre. *Sopro*, du Portugais Tiago Rodrigues, créé à Avignon en 2017, est ce chef-d'œuvre, qui partant de la figure d'une souffleuse officiant depuis vingt-cinq ans, a tiré une série de brillantes métaphores nous rappelant les liens unissant le théâtre et la vie.

Making-of

Au départ, l'idée d'une pièce : «*L'histoire d'une souffleuse qui vit dans un théâtre en ruines. Elle passe ses journées dans ce vieux théâtre vide comme si elle était la mémoire ou le cœur ou le poumon du théâtre.*» Nous sommes dans un futur proche, mais Tiago Rodrigues, auteur et metteur en scène de *Sopro*, s'est inspiré pour sa pièce de la vie bien réelle de Cristina Vidal, qu'il a rencontrée au Théâtre national de Lisbonne en 2010. *Sopro* («souffle») est entre autre l'histoire de Vidal, qui débute lorsqu'à l'âge de 5 ans, elle tombe amoureuse de ce théâtre-là - «*mon théâtre*» - durant sa première visite. Elle passe une représentation dans la loge du souffleur, en état d'émerveillement, les doigts posés sur le parquet de la scène. A 21 ans elle y revient, embauchée comme souffleuse (ce métier rendu désuet par les oreillettes), et sera chargée de «sauver» les acteurs lorsqu'ils trébuchent, seule personne pour qui «recevoir les félicitations du public est un échec».

Sopro avançant sous la forme d'un making-of, et détaillant le savoureux bras de fer entre un dramaturge et son personnage, qu'il s'acharne à vouloir faire entrer dans la lumière, Rodrigues est joué sur scène par Vitor Roriz, et Cristina Vidal par l'énergique Beatriz Bras. Sauf que la véritable Vidal est là aussi, du début à la fin, en chair et en os, à égalité avec les comédiens, toute de noir habillée, un cahier à la main. Elle semble aux aguets, son regard s'esquivant à droite et à gauche, car elle n'est pas de ceux qui sont faits pour être vus, plutôt de ceux «qui veulent se confondre avec l'ombre». Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est elle le cœur battant de *Sopro*. Sa voix ne résonnera qu'une fois, à la toute fin de la pièce, nous cueillant dans les larmes, mais sans relâche elle chuchotera leur texte à l'oreille des acteurs, et sans relâche son personnage opposera sa volonté à celui du metteur en scène. Monter sur scène ? Pas question ! Montrer un théâtre en ruine ? C'est trop déprimant !

Complicité

C'est ce va-et-vient souvent très drôle entre la créature des coulisses et son dramaturge volubile (dont elle se moque volontiers), et cette virtuosité à entremêler à ce dialogue des anecdotes émaillant sa carrière, qui donnent son infinie légèreté à *Sopro*, et nous donnent aussi l'impression de participer à l'affaire, de ne jamais être en dehors de l'évidente complicité unissant les personnages aux acteurs : bref, de respirer le même air qu'eux. Au cœur du récit surgissent des extraits de pièces où Vidal eut à intervenir, rejouées sous sa direction par les comédiens. Ce sont des classiques du répertoire, *les Trois Sœurs*, *l'Avare* ou *Bérénice*, et le souvenir qu'on en a, leur fréquentation, insufflent un surcroît d'émotion à l'expérience. Ces «créatures du vent», vieilles de centaines d'années, Tiago Rodrigues les a ravivées pour nous, avec nous, par une grâce et une intelligence qui rendent *Sopro* inoubliable.

« Sopro » : un souffle de grâce passe sur Avignon

Le Portuguais Tiago Rodrigues signe un spectacle rayonnant de beauté et d'intelligence sur le destin d'une souffleuse de théâtre.

Un souffle de grâce est passé dans la nuit chaude, immobile, d'Avignon, vendredi 7 juillet, deuxième soir du festival, avec la première de *Sopro*, de Tiago Rodrigues. Dans ce théâtre ouvert à tous les vents qu'est le Cloître des Carmes, le jeune auteur et metteur en scène portugais signe un spectacle rayonnant de beauté et d'intelligence, qui fait respirer le théâtre par tous les pores de sa peau – cette vieille peau qui, depuis deux bons millénaires au moins, ne cesse de se régénérer.

C'est d'autant plus beau que cette bouffée d'air inspirante, Tiago Rodrigues la libère en faisant sortir de sa trappe un métier en voie de disparition : celui du souffleur, ce monsieur ou cette dame qui étaient chargé(e)s de « souffler » leur réplique aux acteurs aspirés par le trou de mémoire. Aujourd'hui, il n'y a plus de souffleurs dans les théâtres. Comme beaucoup d'autres métiers dits « petits », dans tous les secteurs de la société, celui-ci est passé à la trappe. Les trous de mémoire n'ont pas disparu pour autant, mais les acteurs se font aider par un régisseur, qui communique avec eux par une oreillette.

Déconstruction douce

Au Teatro Nacional de Lisbonne, quand Tiago Rodrigues en a pris la direction, fin 2014, les souffleurs existaient toujours. Et c'est l'une d'elle – souffleuse, donc –, Cristina Vidal, qui est au cœur de ce spectacle. Elle est là, en chair et en os sur le plateau, une femme sortie de son trou à émettre des mots pour les autres, dans sa présence bien réelle. Mais *Sopro* n'est ni une biographie de Cristina Vidal, ni un spectacle documentaire ou sociologique. A partir de ce point qu'est Cristina, il se développe en cercles concentriques impalpables comme des ronds de fumée dans une nuit d'été, mais qui finissent par en dire long sur les relations entre le théâtre et la vie, la mémoire et l'oubli, le vide et le plein.

Tiago Rodrigues a commencé sa vie théâtrale avec les Belges du tg STAN, qui ont dynamité la convention théâtrale – arrêter de prendre le spectateur pour un idiot, en gros, qui va gober ce qu'on lui raconte sans y mettre lui-même du jeu, à tous les sens du terme. Mais Tiago Rodrigues a la déconstruction douce, et c'est ce qui fait son charme, d'autant plus irrésistible ici qu'il maîtrise de mieux en mieux ses moyens d'expression.

Et c'est charmé(e), au sens le plus fort du terme, qu'on le suit dans cette promenade qui tricote on ne sait comment réel et fiction, passé et présent – évidemment, on serait tenté(e) d'évoquer Pessoa, mais pour un artiste portugais, c'est embêtant, c'est devenu une banalité. Réel ou fiction, les souvenirs de Cristina, toutes ces pièces qui ont été jouées au théâtre où elle a été engagée, toute jeune, en 1977 ? Qu'importe. Les scènes des *Trois sœurs*, de Tchekhov, de *Bérénice*, de Racine, ou d'*Antigone* – tiens, tiens, elle est aussi dans la Cour d'honneur, à Avignon... – sont en elles-mêmes magnifiques.

Transparence pirandellienne

Dans l'étrange décor d'un théâtre en ruines du futur, avec ses grands rideaux clairs, son ciel à l'air libre – oui mais c'est celui d'Avignon, il est chargé d'âme – et ses herbes qui poussent entre les lattes de bois du plateau, Tiago Rodrigues fait jouer tout ça, le théâtre et la vie, avec une transparence pirandellienne. Cela remonte à loin cette histoire de souffle vital, de mots qui animent un corps (même dissocié), d'incarnation multiple – l'idée, autrement dit, qu'on peut se faire souffler dans l'oreille les mots d'un autre pour devenir soi. Mais c'est un peu oublié, voire dénigré, aujourd'hui.

Tiago Rodrigues ne donne pas de leçon, même si ce spectacle peut être vu comme une leçon de théâtre. Il fait du théâtre : émouvant, humain, archaïque, moderniste, sensible, sensuel et excitant pour l'esprit, qui par les temps qui courent n'a pas toujours une nourriture bien solide à se mettre sous la dent.

Et il le fait avec des acteurs merveilleux qui, pour la plupart, l'ont déjà accompagné lors de ses précédents spectacles, vus à Paris, au Théâtre de la Bastille, ou à Avignon : Isabel Abreu, Beatriz Bras, Sofia Dias, Vitor Roriz, Joao Pedro Vaz. Ces comédiens, accompagnés par Cristina Vidal, la souffleuse, parlent leur langue, le portugais, une des rares aujourd'hui dont la ligne mélodique ne soit pas attaquée par les arêtes dures de l'efficacité, comme on rêverait que toute langue le soit : ils la respirent, la font palpiter d'une infinité de nuances musicales et intimes. Question de souffle, lequel n'a pas besoin d'emboucher les trompettes de la renommée pour être juste.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

TT

Sopro

| 1h45 | Mise en scène Tiago Rodrigues. Spectacle en portugais sous-titré en français. Le 13 mars 2018 au Parvis, Tarbes; du 19 au 22 juin 2018 au TNT de Toulouse.

Bien avant que ne commence le spectacle, la petite femme brune à lunettes est debout. Seule. Elle déambule lentement sur le vieux parquet de théâtre aux planches disjointes, envahi de-ci, de-là d'herbes folles. Elle observe très sérieusement le public qui bavarde encore. Vaguement sévère... Qui donc est-elle, celle qui semble la vigie d'un théâtre abandonné? Le metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, 40 ans, a fait de Cristina Vidal – l'authentique souffleuse du Théâtre national de Lisbonne, qu'il dirige depuis

na Vidal, qui viendra de temps en temps susurrer leurs rôles aux comédiens, il a imaginé une ode éblouie à son métier. Dans cette langue portugaise si rauque et langoureuse à la fois, il raconte les malheurs et mésaventures d'un théâtre à l'agonie, privé de moyens mais que la directrice (et actrice, et follement éprise de la vedette de la troupe) essaie désespérément de faire vivre. Y défilent les acteurs et leurs personnages tout ensemble confondus, et que Cristina Vidal vient soutenir d'une voix basse, qu'on n'entendra jamais vraiment.

On pourrait se perdre dans ce doublement de personnes et de rôles, de scènes des *Trois Sœurs*, aussi, ou d'*Antigone* ou de *Bérénice* qui ponctuent la pièce comme une mélodie. La vie d'un théâtre se nourrit de fantômes autant que de vivants, de fantasmes autant que de réalités. Mais jamais on ne se perd dans *Sopro*. On s'y laisse guider – ou égarer – au travers d'une histoire d'amour sans illusions, d'une histoire d'art toujours menacé. Cristina Vidal est là, qui veille. Comme nous, à qui Rodrigues rend mystérieusement hommage. Car combien de spectateurs invisibles et fidèles gardent aussi le temple et le préservent. «*Ma fierté est que personne ne sache que j'existe*», fait dire Rodrigues à Cristina, qui elle-même possède un double, se refusant à prendre directement la parole...

Les séquences s'enchaînent avec une fluidité, une transparence, une quotidienneté et une tendresse sans pareilles. Le théâtre est chose si essentielle pour ces artistes-là qu'il se glisse dans leur corps, leur voix sans qu'on puisse discerner où est le jeu et la réalité, la vérité et le mensonge. Et *Sopro* devient une sorte de rêve éveillé où il fait bon se lover. Car il fait entendre bien mieux – même dans ses silences – les cris, injustices et douleurs du monde. Et il enseigne à y résister par le beau, le haut, le verbe enchanté. Ce n'est pas seulement le souffle (même vital) que fait régner Tiago Rodrigues dans son dernier spectacle. Ses comédiens fragiles et délicats y apportent l'esprit ●



La comédienne Isabel Abreu, soutenue par la souffleuse Cristina Vidal (à gauche), dans une ode éblouie au théâtre.

2015 – le pivot de *Sopro* (souffle). Quarante ans que la petite femme brune murmure doucement mais fermement leurs répliques aux acteurs malchanceux qui les auraient oubliées. Une artiste de l'ombre. D'ordinaire, on installait les soufleurs debout, dans un réduit dont on ne voyait de la salle que le chapeau métallique, devant et au milieu de la scène. On préfère désormais coller une méchante oreillette aux potentiels amnésiques que surveille et aide au besoin l'assistant metteur en scène. Un emploi de gagné. Le théâtre coûte toujours trop cher. Hélas...

Car c'est bien de la nostalgie et de l'amour fou du théâtre qu'il est question ici. Comme toujours chez Tiago Rodrigues, qui sait si amoureuxment faire spectacle d'un rien, d'un souvenir, d'une émotion, d'un livre, d'une tragédie échevelée par lui réduite à quelques dialogues... Autour de Cristi-

SOPRO, L'ÂME DE TIAGO RODRIGUES SOUFFLE SUR LE FESTIVAL D'AVIGNON

8 juillet 2017 Par *Amelie Blaustein Niddam*

Tiago Rodrigues nous offre Sopro, une expérience qui vient révéler l'invisible : la présence d'une souffleuse, celle du Teatro Nacional D. Maria II à Lisbonne qu'il dirige depuis trois ans. Une merveille qui prouve une fois de plus à quel point ce metteur en scène est juste. Sopro semble être fait pour le Cloître des Carmes et permet au festival de s'interroger sur les liens entre le personnage et l'acteur.

Tiago Rodrigues est pour la deuxième fois invité par le Festival d'Avignon. En 2015, c'était pour le sexy *Antoine et Cléopâtre*. Dans un genre très différent, *Sopro* démontre, une nouvelle fois, sa finesse et sa justesse en apparaissant comme la fin d'un triptyque composé de *By Heart* et d'*Occupation Bastille*. *By Heart* cultivait l'idée qu'en cas d'exil, il fallait apprendre un livre par cœur. Et *Occupation Bastille* se passait le 6 juin 2036. Six comédiens, six occupants, six résistants sont encore là, alors que les néons du Théâtre de la Bastille s'effacent peu à peu.

Pourquoi Tiago Rodrigues est-il si fasciné par les traces ? Nous n'avons pas la réponse à cette question qui est au centre de *Sopro*. *Sopro* veut dire souffle en portugais et nous « raconte » l'histoire de Cristina Vidal, la souffleuse de son théâtre. Ce métier est en train de s'éteindre et la mort et la disparition sont deux ennemis que Rodrigues veut abattre. Alors pour le rendre éternel, il a fait une pièce. Elle se situe dans le futur, le théâtre est en ruine, la végétation envahit le vieux parquet défoncé. Cristina Vidal ère, en noir, comme un fantôme massif, un texte à la main. Elle murmure.

Le souffleur c'est celui qu'on ne voit jamais et qui lit « la phrase qui suit celle que l'acteur est en train de dire ». Se montrer vraiment, elle ne voulait pas. Elle n'est pas que le souffle, elle respire comme les comédiens qu'elle double. Alors, l'idée dingue de Tiago Rodrigues est à la fois de lui faire souffler tout le spectacle en passant derrière les comédiens mais aussi de souffler à celles qui jouent son rôle dans une mise en abyme jubilatoire.

On retrouve avec joie la belle troupe de Tiago devant la souffleuse : Isabel Abreu, Beatriz Brás, Sofia Dias, Vitor Roriz et João Pedro Vaz. Alors que veut nous dire celle qui a commencé ce métier dans ce lieu en 1978 ? Et bien, que le souffleur sait tout : la maladie comme le bonheur, et parfois, qu'il sait les textes par cœur au point de devenir spectateur.

Sopro est une fiction qui rassemble plusieurs souvenirs recueillis au sein du Théâtre National. On croise un nombre fou d'histoires ici. Celle des pièces jouées : *Bérénice*, *Antigone*, *L'Avare*..., celles des comédiens, et celles de la souffleuse. Les temps de répétition et les temps de représentation se mêlent sur cet étrange plateau reconstitué à partir de l'ancien plancher du théâtre. Les ouvertures entre les arcs du Cloître des Carmes sont cachées par des rideaux, ce qui donne au lieu à un aspect de ruine parfait.

Sopro est une déclaration d'amour passionnée au Théâtre qui transperce d'émotion tant les regards sont sincères et le jeu, si compliqué, parfaitement mené. Ce ne sont pas ici des personnages en quête d'auteur mais des comédiens qui chutent. La souffleuse est un pansement préventif qui empêche l'accident, mais elle est faillible. Dans un jeu du cirque basique et efficace, on rit aux éclats quand le fameux accident arrive. Quand João Pedro Vaz campe un Harpagon ayant une interprétation plus que libre du texte, le ressort comique de la bourde éclate.

En offrant son plateau au point de vue de la souffleuse sur son théâtre, il permet de faire jouer l'archive du lieu dont il est le locataire. La pièce insiste sur la précédente directrice, morte d'un cancer. Et même quand il s'agit de camper les vrais protagonistes, les acteurs jouent en se faisant souffler. C'est là que le procédé est fort. Il nous faisait rire, et par un tour de changement de point de vue, il fait monter les larmes jusqu'au bord des yeux, tout comme la souffleuse, enfant, regardait les spectacles cachée dans le trou du souffleur, les mains posées à plat sur le rebord du plateau.

Sopro est un immense coup de cœur, un spectacle parfait de bout en bout, qui sait faire danser la mélancolie avec l'humour, la joie avec le jeu, sur un air fredonné de « *Wild Is The Wind* » de *Nina Simone*

Tiago Rodrigues fait souffler l'émotion sans effusion, la beauté sans facilité. Le gagnant ici est le théâtre, dans une forme minimale qui sublime cette petite dame tout en noir qui n'avait aucune envie de monter sur scène. Mais qui peut dire non à Tiago ? Personne.